

## ● Les cinq voies thomistes « Preuves » de l'existence de Dieu

### 1) preuve par le changement.

L'existence du changement est attestée par l'expérience. Or tout ce qui se meut est mû par un autre (« quidquid movetur ab alio movetur »). Le vivant ne fait pas exception, car il y a en lui des éléments moteurs et des éléments mûs. Ceci peut s'analyser plus rigoureusement en fonction de la distinction de la puissance à l'acte : changer, c'est passer de la puissance à l'acte, c'est à dire acquérir un mode d'être qu'on avait pas encore. D'où résulte qu'on ne pouvait se le donner à soi-même, puisqu'on ne donne que ce que l'on a (ceci n'est qu'une application élémentaire du principe de causalité). Mais on ne peut remonter à l'infini la chaîne des moteurs et des mobiles (« il est nécessaire de s'arrêter, il faut s'arrêter » Aristote).

Certains philosophes le contestent et prétendent au contraire qu'il faut remonter à l'infini, que l'intelligence ne peut s'arrêter. Dans le cas contraire en effet, si on avait une infinité de moteurs sans qu'aucun ne soit premier moteur (origine du mouvement), on n'aurait à faire qu'à des moteurs intermédiaires incapables de justifier la nécessité du mouvement.

### 2) argument de la causalité.

Il existe dans le monde un ensemble coordonné de causes et d'effets, mais là non plus, on ne saurait remonter à l'infini. Il faut donc admettre une première cause elle-même non causée et grâce à laquelle toute causalité existe. Cet argument atteint déjà non seulement le changement, mais l'existence même des choses, problème sur lequel insistera l'argument suivant de la contingence.

*Objection :*

On peut éviter à la fois la régression à l'infini et la notion de cause privée grâce à la notion de causalité circulaire. On doit dès lors concevoir l'univers comme un ensemble de causes dont l'effet revient en quelque sorte sur lui-même à la longue.

*Réponse :*

Certes, un élément peut être à la fois cause et effet, mais en des aspects différents et non pas en même temps ni sous le même rapport, ce qui devrait nécessairement arriver d'après la théorie exposée.

### 3) argument de la contingence.

Le monde, tel qu'il tombe sous l'expérience, est contingent, c'est à dire qu'il pourrait non seulement exister autrement, mais qu'il pourrait même ne pas exister du tout, sans que sa non-existence implique la moindre contradiction. Nous pouvons alors constater même expérimentalement la contingence de beaucoup d'êtres du monde (ex. telle plante, tel animal, Simone Veil ne sont pas nécessaires, puisque, en fait, ils n'ont pas toujours existé et cesseront d'exister tôt ou tard (réserve au sujet de l'immortalité de l'âme)). Même pour les êtres dont nous ne constatons ni apparition ni disparition, comme la matière inorganique, il est manifeste que leur essence ne contient pas nécessairement leur existence, c'est à dire qu'ils auraient pu ne pas exister sans que cela implique une contradiction. Ainsi, le monde n'existe et ne peut exister que grâce à un être nécessaire qui en soit la cause et la raison d'être.

*Objection de Le Roy et Haider :*

Sans doute les êtres qui composent le monde sont-ils contingents, mais l'univers dans son ensemble peut lui-même être nécessaire.

*Réponse :*

Certes, l'univers n'est pas un agrégat. En un sens, il a plus dans le tout que dans les parties, mais toutefois, le tout n'existe pas réellement en dehors de ses éléments constitutifs. Il est donc absurde de soutenir qu'un ensemble formé d'éléments contingents puisse exister nécessairement.

### 4) Argument des degrés d'être.

Nous constatons que les êtres qui composent le monde ont des perfections inégales (passage du monde inorganique à la plante, de la plante à l'animal, et de l'animal à l'homme), plus métaphysiquement parlant, que les propriétés transcendantales de l'homme sont inégalement réparties en un ordre ascendant. Elles ne peuvent donc venir que d'un être qui soit la vérité, la bonté, l'unité.

Alors que le premier argument aristotélicien (mouvement) s'intéressait au monde sensible, cet argument est d'esprit plus platonicien. Cependant, il peut être accepté comme corollaire de l'argument par la causalité et la contingence. Un être qui a de l'unité, de la bonté, n'est qu'imparfaitement - en un mot qui n'est pas l'unité, la bonté - ne les tient pas

de lui-même, ne les possède pas par nécessité ou par définition, il les tient donc d'un être parfait et nécessaire.

### **5) Argument de la finalité.**

Il existe dans l'univers un ordre, on distingue deux types de finalité :

- finalité interne, c'est à dire dans chaque être normalement vivant, la convergence des activités vers le maintien du tout. Ex. la coordination de l'activité de tous les organes de l'être humain pour son maintien en vie.

- finalité externe, c'est à dire la destination d'un être par rapport aux autres, ex. utilisation de la plante par l'animal pour sa nourriture.

L'existence de la finalité suppose une intelligence ordonnatrice. En résumé :

**a** - les êtres sans intelligence ne peuvent tendre vers leur fin sans un être intelligent qui connaît cette fin. Par ex. l'animal connaît bien le moyen qu'il va employer pour atteindre sa fin, la proie à saisir ; mais ne sait pas pourquoi sa victime lui permet d'atteindre sa fin qu'il ne connaît pas d'ailleurs.

**b** - la finalité existe dans des êtres dépourvus d'intelligence, astres plantes animaux... Et nous pouvons observer que ces êtres s'y dirigent avec constance dans le temps et dans l'espace (lois physiques par ex)

**c** - il existe donc une intelligence ordonnatrice expliquant que ces êtres dépourvus d'intelligence se dirigent vers leur fin.

Annexe 1 **Dieu existe-t-il ?**  
*Somme théologique*

Partie I. Question 2. Article 3

**Objections** : 1. De deux contraires, si l'un est infini, l'autre est totalement aboli. Or, quand on prononce le mot Dieu, on l'entend d'un bien infini. Donc, si Dieu existait, il n'y aurait plus de mal. Or l'on trouve du mal dans le monde. Donc Dieu n'existe pas.

2. Ce qui peut être accompli par des principes en petit nombre ne se fait pas par des principes plus nombreux. Or, il semble bien que tous les phénomènes observés dans le monde puissent s'accomplir par d'autres principes, si l'on suppose que Dieu n'existe pas ; car ce qui est naturel a pour principe la nature, et ce qui est libre a pour principe la raison humaine ou la volonté. Il n'y a donc nulle nécessité de supposer que Dieu existe.

*En sens contraire*, Dieu lui-même dit (Ex 3, 14) : « Je suis Celui qui suis. »

**Réponse** : Que Dieu existe, on peut prendre cinq voies pour le prouver.

La première et la plus manifeste est celle qui se prend du mouvement. Il est évident, nos sens nous l'attestent, que dans ce monde certaines choses se meuvent. Or, tout ce qui se meut est mû par un autre. En effet, rien ne se meut qu'autant qu'il est en puissance par rapport au terme de son mouvement, tandis qu'au contraire, ce qui meut le fait pour autant qu'il est en acte; car mouvoir, c'est faire passer de la puissance à l'acte, et rien ne peut être amené à l'acte autrement que par un être en acte, comme un corps chaud en acte, tel le feu, rend chaud en acte le bois qui était auparavant chaud en puissance, et par là il le meut et l'altère. Or il n'est pas possible que le même être, envisagé sous le même rapport, soit à la fois en acte et en puissance; il ne le peut que sous des rapports divers ; par exemple, ce qui est chaud en acte ne peut pas être en même temps chaud en puissance; mais il est, en même temps, froid en puissance. Il est donc impossible que sous le même rapport et de la même manière quelque chose soit à la fois mouvant et mû, c'est-à-dire qu'il se meuve lui-même. Il faut donc que tout ce qui se meut soit mû par un autre. Donc, si la chose qui meut est mue elle-même, il faut qu'elle aussi soit mue par une autre, et celle-ci par une autre encore. Or, on ne peut ainsi continuer à l'infini, car dans ce cas il n'y aurait pas de moteur premier, et il s'ensuivrait qu'il n'y aurait pas non plus d'autres moteurs, car les moteurs seconds ne meuvent que selon qu'ils sont mus par le moteur premier, comme le bâton ne meut que s'il est mû par la main. Donc il est nécessaire de parvenir à un moteur premier qui ne soit lui-même mû par aucun autre, et un tel être, tout le monde comprend que c'est Dieu.

La seconde voie part de la notion de cause efficiente. Nous constatons, à observer les choses sensibles, qu'il y a un ordre entre les causes efficientes; mais ce qui ne se trouve pas et qui n'est pas possible, c'est qu'une chose soit la cause efficiente d'elle-même, ce qui la supposerait antérieure à elle-même, chose impossible. Or, il n'est pas possible non plus qu'on remonte à l'infini dans les causes efficientes; car, parmi toutes les causes efficientes ordonnées entre elles, la première est cause des intermédiaires et les intermédiaires sont causes du dernier terme, que ces intermédiaires soient nombreux ou qu'il n'y en ait qu'un seul. D'autre part, supprimez la cause, vous supprimez aussi l'effet. Donc, s'il n'y a pas de premier, dans l'ordre des causes efficientes, il n'y aura ni dernier ni intermédiaire. Mais si l'on devait monter à l'infini dans la série des causes efficientes, il n'y aurait pas de cause première; en conséquence, il n'y aurait ni effet dernier, ni cause efficiente intermédiaire, ce qui est évidemment faux. Il faut donc nécessairement affirmer qu'il existe une cause efficiente première, que tous appellent Dieu.

La troisième voie se prend du possible et du nécessaire, et la voici. Parmi les choses, nous en trouvons qui peuvent être et ne pas être la preuve, c'est que certaines choses naissent et disparaissent, et par conséquent ont la possibilité d'exister et de ne pas exister. Mais il est impossible que tout ce qui est de telle nature existe toujours; car ce qui peut ne pas exister n'existe pas à un certain moment. Si donc tout peut ne pas exister, à un moment donné, rien n'a existé. Or, si c'était vrai, maintenant encore rien n'existerait; car ce qui n'existe pas ne commence à exister que par quelque chose qui existe. Donc, s'il n'y a eu aucun être, il a été impossible que rien commençât d'exister, et ainsi, aujourd'hui, il n'y aurait rien, ce qu'on voit être faux. Donc, tous les êtres ne sont pas seulement possibles, et il y a du nécessaire dans les choses. Or, tout ce qui est nécessaire, ou bien tire sa nécessité d'ailleurs, ou bien non. Et il n'est pas possible d'aller à l'infini dans la série des nécessaires ayant une cause de leur nécessité, pas plus que pour les causes efficientes, comme on vient de le prouver. On est donc contraint d'affirmer l'existence d'un Être nécessaire par lui-même, qui ne tire pas d'ailleurs sa nécessité, mais qui est cause de la nécessité que l'on trouve hors de lui, et que tous appellent Dieu.

La quatrième voie procède des degrés que l'on trouve dans les choses. On voit en effet dans les choses du plus ou moins bon, du plus ou moins vrai, du plus ou moins noble, etc. Or, une qualité est attribuée en plus ou en moins à des choses diverses selon leur proximité différente à l'égard de la chose en laquelle cette qualité est réalisée au suprême degré; par exemple, on dira plus chaud ce qui se rapproche davantage de ce qui est

superlativement chaud. Il y a donc quelque chose qui est souverainement vrai, souverainement bon, souverainement noble, et par conséquent aussi souverainement être, car, comme le fait voir Aristote dans la Métaphysique, le plus haut degré du vrai coïncide avec le plus haut degré de l'être. D'autre part, ce qui est au sommet de la perfection dans un genre donné, est cause de cette même perfection en tous ceux qui appartiennent à ce genre: ainsi le feu, qui est superlativement chaud, est cause de la chaleur de tout ce qui est chaud, comme il est dit au même livre. Il y a donc un être qui est, pour tous les êtres, cause d'être, de bonté et de toute perfection. C'est lui que nous appelons Dieu.

La cinquième voie est tirée du gouvernement des choses. Nous voyons que des êtres privés de connaissance, comme les corps naturels, agissent en vue d'une fin, ce qui nous est manifesté par le fait que, toujours ou le plus souvent, ils agissent de la même manière, de façon à réaliser le meilleur; il est donc clair que ce n'est pas par hasard, mais en vertu d'une intention qu'ils parviennent à leur fin. Or, ce qui est privé de connaissance ne peut tendre à une fin que dirigé par un être connaissant et intelligent, comme la flèche par l'archer. Il y a donc un être intelligent par lequel toutes choses naturelles sont ordonnées à leur fin, et cet être, c'est lui que nous appelons Dieu.

**Solutions** : 1. A l'objection du mal, S. Augustin répond: « Dieu, souverainement bon, ne permettrait aucunement que quelque mal s'introduise dans ses oeuvres, s'il n'était tellement puissant et bon que du mal même il puisse faire du bien. » C'est donc à l'infinie bonté de Dieu que se rattache sa volonté de permettre des maux pour en tirer des biens.

2. Puisque la nature ne peut agir en vue d'une fin déterminée que si elle est dirigée par un agent supérieur, on doit nécessairement faire remonter jusqu'à Dieu, première cause, cela même que la nature réalise. Et de la même manière, les effets d'une libre décision humaine doivent être rapportés au-delà de la raison ou de la volonté humaine, à une cause plus élevée; car ils sont variables et faillibles, et tout ce qui est variable, tout ce qui peut faillir, doit dépendre d'un principe immobile et nécessaire par lui-même, comme on vient de le montrer.